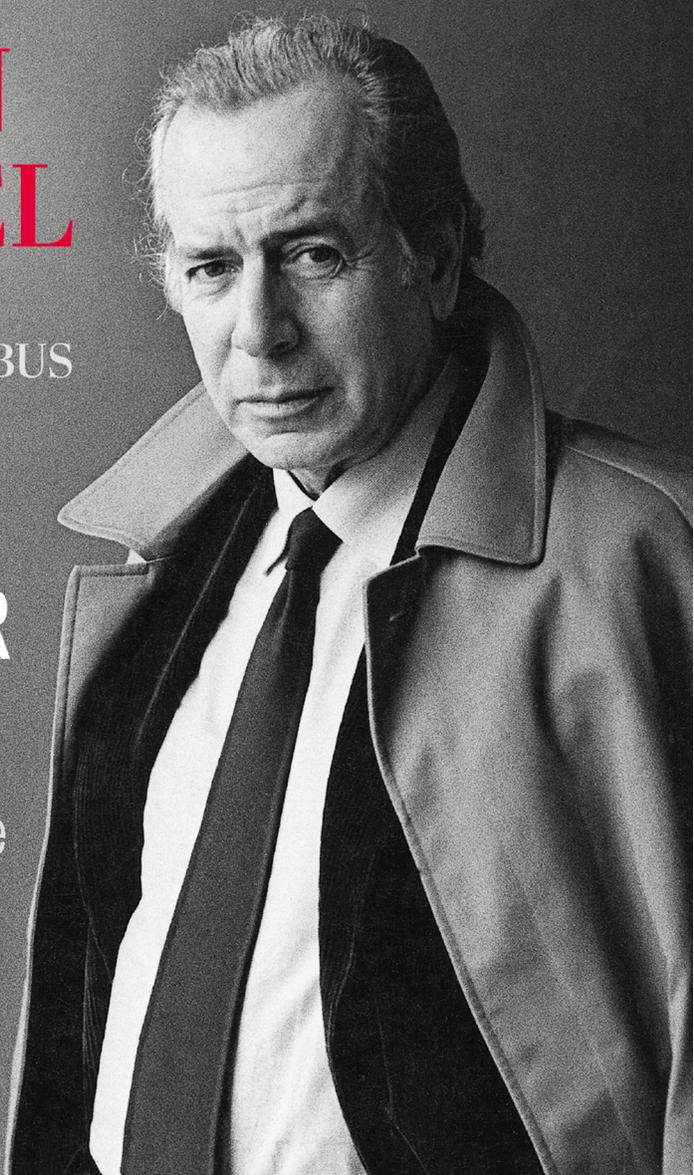


JEAN DANIEL

avec
BENOÎT KANABUS



RÉCONCILIER LA FRANCE

Une histoire vécue
de la Nation

PRÉFACE DE
EMMANUEL MACRON

L'Éditions de
Observatoire

Réconcilier la France

Du même auteur

- L'Erreur*, Gallimard, 1954 (présentation d'Albert Camus).
- Le Temps qui reste*, Stock, 1973 (prix international de la Presse).
- Le Refuge et la Source*, Grasset, 1977 (préface de Roland Barthes).
- L'Ère des ruptures*, Grasset, 1979 (préface de Michel Foucault, prix Aujourd'hui).
- De Gaulle et l'Algérie*, Seuil, 1986.
- Les Religions d'un président. Regards sur les aventures du mitterandisme*, Grasset, 1988.
- La Blessure*, Grasset, 1992 (prix Albert Camus).
- L'Ami anglais*, Grasset, 1994.
- Voyage au bout de la nation*, Seuil, 1995.
- Dieu est-il fanatique ? Essai sur une religieuse incapacité de croire*, Arléa, 1996.
- Avec le temps. Carnets 1970-1998*, Grasset, 1998.
- Soleils d'hiver. Carnets 1998-2000*, Grasset, 2000.
- Œuvres autobiographiques*, Grasset, 2002.
- Lettres de France. Après le 11 septembre*, Saint-Simon, 2002.
- La Guerre et la paix. Israël-Palestine (chroniques 1956-2003)*, Odile Jacob, 2003.
- La Prison juive. Humeurs et méditations d'un témoin*, Odile Jacob, 2003.
- Cet étranger qui me ressemble. Entretiens avec Martine de Rabaudy*, Grasset, 2004.
- Avec Camus. Comment résister à l'air du temps*, Gallimard, 2006.
- Israël, les Arabes, la Palestine. Chroniques 1956-2008*, Galaade, 2008 (préface d'Élie Barnavi et Elias Sanbar).
- Les Miens*, Grasset, 2009 (préface de Milan Kundera).
- Suite en fin d'ouvrage*

Jean Daniel
avec la collaboration de Benoît Kanabus

Réconcilier la France

Une histoire vécue de la Nation

ISBN : 979-10-329-2295-8
Dépôt légal : 2021, novembre
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Il n'est pas de nation plus ouverte, ni sans doute de plus mystérieuse que la française ; point de nation plus aisée à observer et à croire connaître du premier coup. On s'avise par la suite qu'il n'en est point de plus difficile à prévoir dans ses mouvements, de plus capable de reprises et de mouvements inattendus. Son histoire offre un tableau de situations extrêmes, une chaîne de cimes et d'abîmes plus nombreux et plus rapprochés dans le temps que toute autre histoire n'en montre. [...] La France s'élève, chancelle, tombe, se relève, se restreint, reprend sa grandeur, se déchire, se concentre, montrant tour à tour la fierté, la résignation, l'insouciance, l'ardeur et se distinguant entre les nations par un caractère curieusement personnel. »

Paul Valéry,
Regards sur le monde actuel

Préface

Durant toute sa vie, Jean Daniel chercha à voir au-delà de l'écume de l'actualité. Dévoiler les fausses évidences. Questionner le réel. Percer les préjugés. Pour mieux saisir les mouvements de fond des sociétés que dissimulent l'instant, les joutes politiciennes, l'air du temps. Et les restituer dans des éditoriaux devenus légendaires.

C'est ainsi que, contre la plupart de ses amis, il fut un défenseur constant de l'idée de nation. Non pas qu'il rejetât l'universalité des droits de l'homme : il ne cessa de les porter. Non pas qu'il fût un ennemi de l'idéal européen : il ne cessa de s'en faire le héraut. Non pas qu'il cultivât le repli sur soi : c'était un intellectuel d'ouverture, amoureux de la diversité des cultures. Mais lui qui, dans la Résistance puis au sein de la division Leclerc, avait éprouvé le moteur que peut être pour un groupe d'êtres humains le sentiment d'appartenir à un même peuple, considérait que le cadre national demeurait indépassable.

Aussi mena-t-il toute sa vie un combat tout à la fois pratique et théorique pour la nation. Chacun connaît bien sûr son engagement pour permettre aux peuples de la rive sud de la Méditerranée, qui revendiquaient leur droit à disposer d'eux-mêmes, de trouver les voies de l'indépendance, lui qui, né en Algérie française, fut un inlassable militant de la décolonisation. Jean Daniel se fit aussi héraut de la nation enfin dans le champ des idées, par exemple en

publiant, en 1995, *Demain la nation*, un plaidoyer de raison pour cette forme d'organisation sociale qui, parce qu'elle repose sur l'engagement des citoyens les uns pour les autres, les devoirs avant les droits, est une force immense quand les bourrasques de l'Histoire réapparaissent.

Cet ouvrage s'inscrit dans cette lignée. Jean Daniel y explore les voies pour « réconcilier la France » et permettre à la nation française de durer face aux périls qui la menacent.

Dans le même esprit qu'un Renan, l'intellectuel qu'il était prône au fil de lignes lumineuses une vision ouverte de la France, fondée non pas autour de frontières intemporelles mais, pour paraphraser de Gaulle qu'il admirait tant, d'une « certaine idée », de valeurs partagées, d'une aspiration singulière à l'universel. Face aux aventures communautaires et aux discours victimaires, il développe ainsi une conception exigeante de la citoyenneté qui, en France, prédomine toujours sur les autres appartenances. Face au séparatisme islamiste – qu'il avait vu naître très tôt sous la forme du « césarisme musulman » dont l'avait entretenu André Malraux –, le fondateur du *Nouvel Observateur* rappelle le primat des lois de la République, toujours supérieures aux règles particulières.

À la fin, se dessine un programme d'une modernité frappante et d'une utilité profonde pour demain. Je suis en effet convaincu que la « part de devoir » qu'emporte la citoyenneté française selon Jean Daniel est un levier essentiel pour faire face aux enjeux des temps.

Les pandémies ? Elles ne reculent que si chacun consent à un effort personnel et prend sa part.

Le réchauffement climatique, qu'il fut parmi les premiers à mettre en une de l'actualité ? Nous ne pourrons

Préface

le limiter que si chacun accepte un changement dans ses habitudes, une modification de son comportement.

La sécurité ? Elle ne sera assurée que si nous nous protégeons les uns les autres dans le cadre de cette « société de vigilance » que j'appelle de mes vœux, que si nous ne nous cédonons rien de nos valeurs face aux aventures séparatistes.

Jean Daniel comprit au fond avant beaucoup d'autres que la réponse aux défis mondiaux suppose l'engagement non pas seulement de femmes et d'hommes qui se reconnaissent les uns les autres, mais de citoyens qui partagent plus qu'une part d'humanité – un passé, des valeurs, une culture et des paysages, aurait dit son ami le président Mitterrand. Il comprit avant les autres que l'universel ne s'atteint que par le truchement du particulier, du concret des vies, des expériences communes, la défense des vertus anciennes. Telle est l'ultime leçon du grand éditorialiste et directeur de presse, militant passionné du débat qu'il était. Sans doute la plus puissante.

Emmanuel Macron

Introduction

Qui aurait pu penser que, deux décennies après la chute de l'Union soviétique et la disparition de la logique de confrontation bipolaire qui conditionna le xx^e siècle, des attentats islamistes contre des églises au Nigeria endeuilleraient les fêtes de Noël, et des massacres seraient commis en France ? Qui aurait pu imaginer l'inquiétude planétaire de voir s'imposer un choc des civilisations que nulle explication experte n'a pu apaiser ? Ou encore qu'après le triomphe présumé définitif de la démocratie, l'évolution du printemps arabe imposerait une douloureuse circonspection à la mesure de l'enthousiasme initial qu'il avait suscité ? La féconde dialectique entre l'enracinement et l'universalité qui nous a déterminés pendant cinq millénaires est-elle condamnée à être balayée par la vague migratoire et le tsunami de la globalisation ? Après le désenchantement du monde, connaissons-nous la désespérance de l'humanité ? Et sinon, dans quel cadre politique tous ces phénomènes peuvent-ils être accueillis, qui permettrait à cette humanité en changement de continuer à vivre en communauté ?

Il me semblait chaque fois, et il me semble toujours aujourd'hui que ce cadre est encore celui que définit la nation dont on annonçait pourtant la fin ou l'ensauvagement dans le nationalisme. La nation en sa dimension démocratique, où se rejoignent l'universel et le singulier, me paraît en effet la seule institution politique raisonnablement viable, celle

au moins qu'il faut envisager et interroger si nous voulons aborder l'avenir non entièrement démunis.

Que l'on m'entende bien. Je pense qu'il y a une possibilité d'entente entre les populations de la planète si elles se convainquent qu'elles ont un fond commun. Et ma conviction est que ce fond existe effectivement. Je crois que sur ce fond commun, et par-delà les différences de civilisation et d'histoire, on peut construire ce que j'appellerai le « minimum universel ». Il suffit d'ailleurs, pour le dégager, de voir ce qui demeure commun aux messages de toutes les grandes religions et de toutes les grandes révolutions. On le retrouvera dans le *Code d'Hammourabi*, les *Upanishad* ou le *Livre des morts*, les vérités du Décalogue et le Sermon sur la montagne. Et je crois aussi que la dialectique crispée et conflictuelle entre l'errance et l'enracinement, l'universalité et l'identité, la mondialisation et les particularismes, l'individu et la communauté, bref la tradition et la modernité traverse tous les espaces géopolitiques plutôt qu'elle ne les sépare. Cette dialectique conflictuelle traverse désormais non seulement chaque aire, mais chaque peuple, chaque individu.

En choisissant la nation dans sa dimension démocratique, je parie donc qu'il est dans sa capacité, et même dans sa nature, de s'intégrer dans un ensemble qui la dépasse sans la dissoudre. Ce qui est déjà le cas, au moins pour le moment, dans les confédérations et dans l'association encore fragile qui constituent l'entité européenne. Mais la disparition des nations n'a pas encore été portée à l'agenda de l'Histoire. Et je trouve, pour ma part, que c'est un bien. Si je choisis la nation, c'est parce qu'elle est à mi-chemin entre le rêve d'Achille et le rêve d'Ulysse².

Mais notre grande affaire serait-elle vraiment la nation³ ? J'avais dit, au début des années 1990 déjà, que je rejoignais

Introduction

Alain Touraine lorsqu'il écrivait que « la question nationale se substitue de plus en plus à la question sociale au centre de la vie politique⁴ ». En 1991, l'helléniste Jean-Pierre Vernant passait également aux aveux : « J'ai longtemps cru que le progrès ferait disparaître la nation et la religion. Jusqu'au moment où j'ai découvert que sans l'une et sans l'autre je ne pouvais rien comprendre à la Grèce et que je risquais de ne rien comprendre à ce qui se passe aujourd'hui. »

Rien donc ne pourrait être compris dès lors qu'on prétend faire l'économie du sentiment national ? Plus tard, je devais accepter que de Gaulle pût évoquer la nation comme une entité irréductible, un noyau dur. Encore qu'il en parle tantôt comme Ernest Renan (« un plébiscite de tous les jours »), tantôt comme André Siegfried (« l'âme des peuples »). Il y a des Francs et il y a des Germains ; des Perses et des Hébreux ; des Slaves et des Chinois⁵.

Mais ne s'agit-il pas là d'un simple roman national ? Peut-être se souvient-on du mot du grand prédicateur jésuite de Louis XIV, Louis Bourdaloue, au lendemain de la représentation du *Tartuffe* de Molière : « Hélas, en arrachant le masque, l'auteur a égratigné le visage⁶. » Le masque est ici l'hypocrisie et le visage, la foi. Prudent euphémisme, car le prédicateur, s'il détestait *Tartuffe*, connaissait le faible de Louis XIV pour Molière. Cela pour dire que je redoute qu'en démythifiant les légendes qui ont dominé en France l'enseignement de son histoire, on laisse entendre que les auteurs de ces légendes auraient planifié une passion nationaliste qui conduirait la nation à préconiser l'esclavage, l'esprit de conquête, le racisme et la xénophobie ! « La plupart des images que les Français ont dans la tête sont fausses, écrit notre confrère François Reynaert. Elles sont issues de la grande réécriture du XIX^e siècle à l'époque du nationalisme triomphant. » Nationalistes et faussaires,

Hugo, Stendhal, Lamartine, Michelet, Lavisser – oui, Ernest Lavisser, qui a fondé la sainte histoire de l'école républicaine ? Jaurès disait : « Un peu d'internationalisme nous éloigne de la patrie, beaucoup nous y ramène. » Il incluait probablement dans ce retour certaines figures de légende, mais cessait-il pour autant d'être socialiste ? Selon une étrange logique et sous le prétexte que l'on s'est montré crédule pour tout ce qui concernait Jeanne d'Arc et Napoléon, il deviendrait suspect de souligner les mérites de la nation française, de se féliciter de ce que les deux tiers des juifs résidant en France aient été protégés par le peuple et non par l'État, et de faire des réserves sur la pratique masochiste de n'importe quelle repentance. La peur du nationalisme ne saurait me faire renoncer à la nation. De même, s'il est juste de rappeler le discours de Jules Ferry sur le colonialisme, il n'est pas honnête d'oublier la solennelle réponse que Clemenceau lui a faite. J'aime le titre de l'essai de Julien Benda qui est en lui-même tout un programme : *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*⁷.

Corrigeant les idées de ma jeunesse, oserais-je alors dire que je ne crois plus à l'individu prométhéen, maître de lui comme de l'univers, ivre de sa liberté, dépourvu de toute attache, ni à une communauté politique qui n'ait pas autant de souvenirs que de projets, autant d'héritage que de volonté et que je n'en sache point d'autre, aussi consistante et éprouvée, que la nation⁸ ? Renan s'en explique au début de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* : « L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire⁹. »

Introduction

C'est dans cet équilibre, instable, fragile et sans cesse menacé que se trouve notre vocation à l'universalité. Nous ne sommes rien si nous ne savons pas fabriquer l'avenir avec du passé. Même si c'est au prix de certaines amnésies protectrices, car il faut puiser dans le passé un élan de solidarité et non une fidélité à des différences¹⁰.

Quand même, ce grand défouloir sur l'identité nationale ? Eh bien, je n'arrive pas à trouver le débat malsain. Je le préconise au contraire depuis des lustres. Je maintiens qu'il y a bien eu, en France, un vertige identitaire avec la fin de l'empire colonial, le déclin du général de Gaulle, Mai 68, la constitution de l'Europe, la guerre froide, l'arrivée massive d'immigrés¹¹...

Arrêtons-nous un instant sur les plus récents de ces événements.

Il y a d'abord eu l'idée que la France se dissolvait peu à peu dans l'Europe. « La France est ma patrie et l'Europe, mon horizon. » Ce mot de Mitterrand avait un effet plus pervers dans sa seconde partie que dans la première. Il y aurait donc un jour un sentiment national européen ? À cette époque où l'on ne parlait pas de l'Europe au passé, c'était déjà une utopie.

Il y a eu ensuite la grande désillusion qui a suivi la chute du mur de Berlin, en 1989. On a cru à l'émergence d'un citoyen du monde magnifiant l'abolition des frontières, l'interpénétration des cultures et la babélisation des langues. C'était la fin de l'Histoire et le règne de l'universel – c'est-à-dire la fin de la nation. Il a fallu peu de temps pour que l'on se rende compte que la disparition des empires aboutissait à la renaissance des particularismes culturels et des nationalismes.

Ce furent enfin les grandes vagues d'immigration. Elles ont suscité partout des problèmes d'accueil et d'intégration.

Mais à partir du moment où surgissait la nouvelle idéologie religieuse du xx^e siècle, à savoir l'islam et sa dérive islamiste, l'idée même de nation s'est crispée¹². Oui, cette idée du malaise, pour employer un euphémisme, nous l'avons vue arriver quand il y a eu la concomitance entre l'autorisation du regroupement familial, qui a enraciné en France les ouvriers immigrés, et la disparition des mécanismes intégrateurs (l'école, l'armée, les syndicats, l'Église, etc.). Ce fut le début de la découverte d'une présence plus homogène et plus massive des musulmans en France. L'Europe et la France ont été bousculées par l'irruption d'une modernité multiculturelle et multiethnique. On n'avait pas averti les populations des transformations que cela pouvait apporter dans leurs habitudes et leurs paysages urbains¹³.

Devant tous ces phénomènes, l'idée de *protéger un sentiment national* – à la condition qu'il soit *universaliste* – ne me paraît pas injustifiée¹⁴.

Qui avons-nous été, qui sommes-nous, que serons-nous¹⁵ ? Pourquoi refuser de constater que la majorité des Français s'est exprimée en faveur de tous les principes d'une nation républicaine ? Pourquoi ne pas prendre acte du fait que toutes les minorités savent ce qu'elles sont invitées à assumer¹⁶ ? Comment faire désormais pour vivre ensemble et au nom de quelles valeurs ? Ce ne sont pas seulement des questions pour les historiens, les sociologues, les hommes politiques en général, les assemblées, mais elles s'imposent à chacun d'entre nous¹⁷. J'apporte, pour ma part, mes réponses dans ce livre.

Pareil périple personnel dans l'histoire de notre nation n'est pas sans risque. Il ne saurait être non plus sans but. La meilleure signification du mot *nation* tient d'ailleurs dans son étymologie latine qui renvoie au phénomène de

Introduction

la « naissance ». Oui, nous naissons de manière en apparence conditionnée, mais il nous revient d'établir tout ce dont nous héritons, à commencer par cette langue, cette culture, cette poésie du monde qui nous sont données et qui se déclinent en particularités, en signe d'universalité. La limitation doit devenir une médiation ; la frontière, une ouverture. Là commencent l'humanisation du monde ; la redécouverte de l'humaine fraternité¹⁸.

Dès lors que peut bien vouloir dire ce mot *nation* pour moi ? Qu'a-t-il bien pu vouloir dire tandis que ses manifestations jalonnaient et rythmaient mon insertion dans le siècle¹⁹ ? Quand je suis à l'étranger et que l'on me demande de définir, dans un raccourci, ce qu'est la France, je réponds souvent que l'on ne peut pas penser le génie français sans les cathédrales et sans la Révolution. Le fameux « peuple bâtisseur de cathédrales » cher à Péguy, ainsi que la Révolution chantée par Michelet. Car séparer le *projet* des hommes libres de la *tradition*, séparer la *volonté* de l'*héritage*, c'est trahir le génie français. Dès que l'on sépare les projets des souvenirs surgit un universalisme qui nie la nation. De même, dès que l'on sépare les souvenirs des projets survient un conservatisme de repliement capable de favoriser le nationalisme. Il faut avoir pour obsession permanente la recherche de l'harmonie entre ces deux termes²⁰.

Impossible donc, avant de refermer cette introduction, d'échapper à une présentation de l'auteur puisque c'est bien là mon propos : les battements de cœur des nations dans le tragique des interrogations personnelles.

Je fus cet adolescent furieusement avide de toutes les saveurs et de toutes les épopées du siècle. Des saveurs bien singulières tant elles étaient françaises. Singulières car, enfin, je suis né sur l'autre rive de la Méditerranée, dans

une vallée palpitante protégée par une montagne sereine, au cœur d'une Algérie un moment pacifiée. Or, pas plus que mes parents, je ne me suis posé la question de « ma » nation. Il n'y en avait pas, puisqu'il n'y en avait qu'une. Il y avait bien un peuple arabe, il n'y avait pas de nation algérienne. Il y avait bien des juifs religieux, mais Israël n'existait alors que dans leurs prières. Nous étions simplement, bêtement, français ; bêtement, c'est-à-dire sans en remettre ni rien en retrancher. Cette nation française était dans nos livres d'histoire et dans notre langue. Elle était notre horizon et notre univers, non seulement parce que l'empire se confondait avec le monde sur les planisphères, mais parce que la vocation de la France était, nous assurait-on, universelle.

On me disait que du côté de mes aïeux maternels l'hispanité, jadis, avait dû dominer ; et que du côté de mon père on pouvait, en se donnant du mal, remonter jusqu'à des Berbères mâtinés de Saloniciens. Mais tout cela était bien abstrait lorsque je vins au monde, et releva ensuite bientôt de l'exotisme. La Mitidja était sans doute, comme la Milly de Lamartine, ma « petite patrie », mais je n'aurais jamais osé dire, comme mon ami d'enfance Jean Pélégri devait l'écrire plus tard : « ma mère, l'Algérie ». J'avais tendance à penser que nos montagnes étaient, avec leurs oliviers, leurs maquis et leurs lentisques, l'arrière-pays de Giono et de Chamson ; et que les colombes de Valéry marchaient sur le même « toit tranquille » de Tipasa et de Sète²¹. J'ai également envie de citer ici le nom de Claude Roy parce que je viens de relire son livre tombé de ma bibliothèque et qui a ce beau titre : *Le Verbe aimer*. Il y a dans ce livre une vingtaine de pages fabuleuses sur la Méditerranée, sur l'art de vivre en Arabie et en Islam. Il a intitulé ce chapitre « Don de la Berbérie » : « Je veux faire à qui j'aime

Réconcilier la France

LA FRANCE ENTRE DEUX SUPERPUISSANCES

Les faiseurs d'Histoire <i>De la fin des intellectuels à la chute du communisme.....</i>	257
Janus préside la France <i>De la victoire de la gauche à la réunification allemande</i>	307

LA NATION DANS LA MONDIALISATION

La France dans l'Europe <i>De l'effondrement des blocs au laboratoire européen.....</i>	355
Un choc contre l'islam ? <i>Du choc des civilisations aux attentats terroristes</i>	399

LA RÉPUBLIQUE INDIVISIBLE FACE AU SÉPARATISME COMMUNAUTAIRE

Le siècle des immigrés <i>Du regroupement familial à l'immigration de peuplement....</i>	449
Comment peut-on être français ? <i>Du communautarisme à la troisième France</i>	499
Épilogue.....	553
Références des textes	561
Postface de Sara Daniel	573

Du même auteur (suite)

Comment peut-on être Français ? Écrits 1971-2011 sur l'immigration, le racisme et l'identité nationale, Les Belles Lettres, 2012
(postface d'Hubert Védrine).

Demain la nation, Seuil, 2012.

Miroirs d'une vie, Gallimard, 2013.

Mitterrand l'insaisissable, Seuil, 2016.